

Un certain retour

James Paulin

Numéro 3, 4e trimestre 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025045ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025045ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Paulin, J. (1981). Un certain retour. *Urgences*, (3), 55–58.
<https://doi.org/10.7202/025045ar>

JAMES PAULIN

UN CERTAIN RETOUR

Un retour tout-à-fait incertain
en ce vieil antre farci de mythes
et sous les lumières y ayant trouvé refuge
qu'un seul et tendre amour

On y flaire très fort encore la trace
l'empreinte de ce qu'il faut brûler
la mémoire des cauchemars tenaces
vestige du musée des frasques

La mer a conquis ses montagnes
le pêcheur tendu ses filets
le lointain secret des années tristes
s'accole tendrement au geste des yeux

Si la voie est à jamais aveuglée
dans la fuyance des espaces
ne faut-il devant l'évidence
qu'être seul à ravalier les sanglots
à poser un pas tremblant
songeur
sur le chemin des enfants

JE VOUS AI VUE

Je vous ai vue belle étrangère
un soir au bar du Transit
je volais sans connaître de pied-à-terre
et dans mes yeux un rideau de buée
gardait un silence grandiose

Vos bras comme des boas psychédéliques
s'entrelaçaient sur la chaleur de votre sein
et qu'hypnotisait un poisson d'or
pendant superflu de votre cou

Vous aviez je ne sais pourquoi
sur la tête un chapeau à larges bords
d'où s'échappaient de rebelles boucles rousses
à la façon d'ophidiens chimériques

La poussière du chemin baignait
tout entière dans le vert de vos regards
et c'est conquis que je refis ma route
avec en tête la bouche du désir

J'avais depuis longtemps perdu
la clef de fer de ma maison
et comme par la grâce d'un Sésame
avez omis fidèle d'y mettre la forme
(et) c'est sauvages que nos ombres se suivent
depuis la sortie du bar

FINALE

La fin d'une lignée trop longue
le bout d'un étroit chemin
l'hiver mangera toujours à ma table
comme l'invité imperturbable
de ce qui s'échappe

La chaleur passagère a quitté mon logis
victime d'orages imprévus
elle portait le germe du malaise
une source de bien-être louvoyant

Une solitude dans cette épaisse nuit
où les cafards tapissent les murs
les enfants s'emmurent au soleil
comme des taupes crevassant la sphère

Que serait-ce encore
que d'être l'épaule appuyée
tout contre le néant des attentes
le crâne vide de toute substance
et farci de silences minéraux
les yeux révulsés vers des cieux hermétiques

L'on se doit pourtant le mot d'amour
sinon pour garder vive la plaie des mythologies
au moins pour tromper l'attente
l'espoir des perce-neige en janvier